



**HAL**  
open science

# Les animaux de l'océan Indien dans les sources arabes (IXe-XIVe s.) : De l'étrangeté à la source de revenus

Jean-Charles Ducène

► **To cite this version:**

Jean-Charles Ducène. Les animaux de l'océan Indien dans les sources arabes (IXe-XIVe s.) : De l'étrangeté à la source de revenus. *Revue historique de l'océan Indien*, 2018, L'animal en Indianocéanie : De l'Antiquité à nos jours, 15, pp.303-314. hal-03249792

**HAL Id: hal-03249792**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03249792>**

Submitted on 4 Jun 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Les animaux de l'Océan Indien dans les sources arabes (IX<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s.) De l'étrangeté à la source de revenus

Jean-Charles Ducène  
EPHE, PSL

### Introduction

Dès la fin de l'Antiquité et durant le Moyen Âge, des marins Arabes naviguent dans l'Océan Indien, d'abord depuis le Yémen au II<sup>e</sup> siècle – comme nous la savons avec le *Périple de la mer Erythrée* – puis par le golfe Persique à l'époque sassanide. C'est aussi par l'intermédiaire du golfe Persique qu'à l'époque musulmane, à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, cette navigation monte en puissance et devient régulière mue par un esprit de négoce. Il faut cependant savoir que ces navigations ont été l'objet d'une littérature en arabe dès le milieu du IX<sup>e</sup> siècle, littérature qui enregistrait l'expérience ultramarine de ces navigateurs, leurs observations de réalités exotiques humaines et naturelles. Or, les animaux comme les plantes, y occupent une place réelle à côté des expériences vécues. Ce sont ces observations naturalistes que nous voudrions synthétiser ici, en sachant que ces témoignages émanent d'abord de voyageurs et seront plus tard intégrés aux littératures géographique<sup>725</sup> et zoographique<sup>726</sup> arabes, de sorte que ces animaux cessent d'être des curiosités lointaines pour devenir des exemples d'une animalité jusqu'alors inconnue.

D'un point de vue géographique, à partir du moment où nos textes apparaissent, ce sont bien toutes les rives de l'Océan Indien qui sont concernées, y compris l'archipel des îles de la Sonde, de sorte que je ne m'arrêterai pas ici sur la chronologie exacte de ces observations, entendu qu'elles sont parfois compilées et anachroniques. En outre, ces mers sont propices à livrer l'observateur à des réalités naturelles bien éloignées de celles qu'il connaît habituellement, ainsi al-Mas'ūdī (X<sup>e</sup> siècle) déclare à propos de l'Océan Indien occidental, qu'il connaissait d'ailleurs pour y avoir navigué avec des marins omanais : « La mer de Zanguebar (Zanzibar) renferme encore plusieurs sortes de poissons qui présentent les formes les plus variées. Sans la tendance qu'à l'esprit humain à nier ce qu'il ignore et à rejeter ce qui sort du cercle habituel [de ses connaissances], nous pourrions parler d'un grand nombre de merveilles qu'offrent ces mers, des poissons et des animaux qu'elles renferment et d'autres curiosités que recèlent les eaux »<sup>727</sup>.

---

<sup>725</sup> André Miquel, *La géographie humaine du monde musulman*. Paris : Mouton, II, 1975, p. 90-97 et III, 1980, p. 375-387.

<sup>726</sup> Herbert Eisenstein, *Einführung in die Arabische Zoographie*. Berlin : Dietrich Reimer Verlag, 1991.

<sup>727</sup> Al-Mas'ūdī, *Les prairies d'or*, tr. Casimir Barbier de Meynard, Abel Pavet de Courteille, rev. Charles Pellat. Paris : Société asiatique, 1962-1997, I, p. 95.

Cependant, les littérateurs qui enregistrent ce que les marins racontent montrent parfois un scepticisme par rapport à leur dire qui contrevient au sens commun, à l'ordinaire pour tomber dans l'extraordinaire pour ne pas dire le merveilleux. Certaines créatures décrites ont de telles proportions ou un comportement si éloignés de ce que l'on connaît qu'il est difficile d'y croire. Cette réticence intellectuelle, nos écrivains l'ont parfois, nous en voudrions pour preuve ce que dit Ġāhiz<sup>728</sup>, au milieu du IX<sup>e</sup> siècle. En effet dans son *Livre sur les animaux* (*Kitāb al-ḥayawān*), il regrette de ne pouvoir consacrer beaucoup de pages aux poissons car il manque de bons témoignages dit-il. Il doit en effet se fier essentiellement à « des récits de marins et de navigateurs ; [or], ce sont des gens qui ne réfléchissent pas à la portée de leurs propos et ne considèrent pas la valeur éthique de leurs actes. Plus leurs récits relèvent du fantastique (*ağrab*), de l'étrange, plus ils se gonflent de suffisance, sans compter la très grande pauvreté de la forme et la vulgarité, la laideur, de leurs expressions ». Bref, à l'époque de Ġāhiz circulent donc des histoires invraisemblables relatives à la mer, que l'on sent incroyables. Trois siècles plus tard, un auteur parfois plus crédule, Abū Ḥāmid al-Ġarnāṭī (XII<sup>e</sup> siècle) rencontre au Caire un commerçant qui avait voyagé dans l'océan Indien et lui pose des questions sur ce qu'il y a vu, et il lui répond en guise de mise en garde : « J'ai vu de nombreuses choses, mais il est impossible que je les rapporte car la majorité des gens les taxerait de mensonges »<sup>729</sup>. Cependant, à la même époque, l'observation de « merveilles » acquiert un autre statut épistémologique (cf. *infra*).

Ces mises en garde prises en compte, nous allons répartir les observations en quatre catégories dont trois recouvrent une réalité aréale ce qui ne viole d'ailleurs pas les textes, en examinant d'abord les animaux aperçus lors des navigations, en pleine mer et à l'approche des rivages, puis ceux indigènes à l'Afrique de l'est, puis ceux autochtones à l'Asie du sud-est et enfin ceux qui, faute d'avoir été identifiés, sont considérés comme imaginaires.

Cependant, nous ne sommes pas là dans un enregistrement scientifique neutre des réalités naturelles mais dans une littérature arabe musulmane médiévale. « Littérature arabe » signifie bien que l'auteur s'est plié à des contraintes formelles esthétiques pour correspondre aux canons littéraires du temps, c'est-à-dire qu'il doit intéresser son lecteur par des curiosités, ce qui laisse la pente à une déformation de la réalité afin de grossir le trait. Ensuite, l'aspect « musulman » se rencontre par le fait que toute créature naturelle est nécessairement issue de la création de Dieu et interprétée comme un signe de sa toute puissance. Cela est d'autant plus vrai quand l'animal échappe au sens commun et à notre compréhension. Même si l'utilité de l'animal ne nous est pas évidente, comme rien n'existe en dehors

<sup>728</sup> Ġāhiz, *Le cadî et la mouche*, tr. Lakhdar Souami. Paris : Sindbad, 1988, p. 327-328 ; Al-Ġāhiz, *Kitāb al-ḥayawān*, ed. Muḥammad Hārūn. Beyrouth : Dār al-Ġayyid, 1992, VI, p. 16.

<sup>729</sup> Guy Ducatez, « La Tuḥfa al-albāb d'Abū Ḥāmid al-Andalusī al-Ġarnāṭī », *Revue des études islamiques*, LIII/2 (1985), p. 206.

de la volonté de Dieu, la créature a forcément une fonction. Et quand cette créature a un comportement étrange et une forme inhabituelle, on entre dans la catégorie des « merveilles » ; or, à partir du XII<sup>e</sup> siècle, s'arrêter pour un auteur sur ces « merveilles », les classer, les décrire, c'est faire œuvre pie<sup>730</sup>, car cela peut amener le lecteur à la contemplation du créateur par l'émerveillement devant ses créatures. Abū Ḥāmid al-Ġarnāṭī rapporte ainsi les paroles d'un de ses interlocuteurs face à sa perplexité à enregistrer ces animaux incroyables : « C'est le fait du commun ignorant [de ne pas croire à choses merveilleuses] ! Quant aux gens doués de raison et aux savants, ils connaissent [la différence entre] le possible et l'impossible. Rapporter le récit des merveilles de la création de Dieu le Très Haut est recommandable, [et] en parler rend manifeste la toute-puissance dont Dieu le Très Haut [a fait preuve] dans les merveilles de Sa création »<sup>731</sup>.

### I – Animaux des mers et littoraux

Parmi ces animaux marins, nos observateurs distinguent ceux aperçus en pleine mer de ceux proches des côtes et qui d'ailleurs les indiquent parfois. Dès le premier corpus de textes, daté du milieu du IX<sup>e</sup> siècle, apparaissent des animaux qui attirent l'attention par leur taille, leur morphologie ou leur comportement, par exemple : « Dans cette mer est un animal qui paraît quelquefois avec de l'herbe et des coquillages qui ont poussé sur son dos ; il arrive que les marins accrochent à lui leurs ancres, le prenant pour une île : quand ils reviennent de leur erreur, ils s'éloignent de lui à toutes voiles. Il arrive que cet animal déploie une de ses nageoires qui est sur ses reins, et c'est comme une voile de navire. Parfois, il sort sa tête de l'eau et elle apparaît comme une chose énorme. Parfois il souffle l'eau de sa bouche, et c'est comme un grand minaret. Lorsque la mer est calme, les poissons se rassemblent : il les rabat sur lui avec sa queue, puis il ouvre la bouche et on voit alors les poissons plonger à l'intérieur de son corps comme ils plongent dans un puits. Les vaisseaux qui sont sur cette mer le craignent »<sup>732</sup>.

Hormis la tentative de s'y ancrer, la description fait penser au baleinoptère qui peut laisser échapper une colonne d'eau par son évent, ici vue comme une tour. La baleine est aussi décrite sous un autre aspect : sa masse qui impressionne et laisse croire aux marins qu'elle pourrait détruire leur bateau. Une fois ouverte, elle montre qu'elle a avalé d'autres poissons. C'est la *vāl* – mot persan derrière lequel on retrouve la baleine – mais la

<sup>730</sup> Jean-Charles Ducène, « Soufisme et cosmographie musulmane aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles : convergence ou influence à propos d'une conception commune du monde », in : Alain Dierkens et Benoît Beyer de Ryke (éds), *Mystique : la passion de l'Un, de l'Antiquité à nos jours*. Bruxelles : P.U.B., 2005, p. 205-214 ; Jean-Charles Ducène, « Les merveilles de l'océan Indien dans la géographie arabe », in : Emmanuelle Vagnon et Eric Vallet, (dir.), *La Fabrique de l'océan Indien*. Paris : Publications de la Sorbonne, 2017, p. 263-264.

<sup>731</sup> Guy Ducatez, « La Tuḥfa al-albāb d'Abū Ḥāmid al-Andalusī al-Ġarnāṭī », *op. cit.*, p. 206.

<sup>732</sup> Jean Sauvaget, *Relation de la Chine et de l'Inde*. Paris : Les Belles Lettres, 1948, p. 1.

massivité de l'animal ne le rend pas invulnérable, car s'y attache un petit poisson, le *lašk*, qui peut le faire mourir s'il adhère à son ouïe. Al-Mas'ūdī en reprend la description à la *Relation de l'Inde* : « C'est [dans la mer de Zanguebar] qu'on rencontre le poisson nommé *uwāl* qui atteint quelquefois une longueur de quatre à cinq cents coudées (...), mais sa longueur ordinaire est de cent coudées. Souvent, par les temps de calme, il sort de l'eau l'extrémité de ses nageoires qu'on peut comparer au grand *qilā'* – c'est-à-dire à la grande voile – d'un navire ; parfois, il laisse apparaître sa tête [à la surface] et souffle dans l'eau, qui est projetée dans l'atmosphère au-dessus d'une portée de flèche. Les marins qui, nuit et jour, redoutent son approche, heurtent des morceaux de bois ou battent le tambour pour le tenir à distance »<sup>733</sup>. Sous la désignation de *vāl*, se cache parfois aussi le cachalot quand l'auteur nous dit que l'on peut trouver dans l'estomac de l'animal de l'ambre<sup>734</sup>. Al-Qazwīnī<sup>735</sup> (XIII<sup>e</sup> siècle) rapporte expressément que les Souahilis (*al-Zanġ*) découpent ce genre de poissons pour en retirer l'ambre de l'intérieur et le vendre à des marchands qui en feront le commerce à Bassora. Ces poissons, même énormes, ne sont pas qu'observés, ils peuvent s'avérer utiles une fois pêchés. Abū Zayd al-Sīrāfī (X<sup>e</sup> siècle), le continuateur de la *Relation*, écrit : « Les pêcheurs, quand ils prennent un de ces poissons, l'exposent au soleil, et le coupent en morceaux. A côté est une fosse où se ramasse la graisse ; quand la chaleur du soleil a fait fondre la graisse, on puise dans la fosse ; on met la graisse dans des vases et on la vend aux maîtres des navires. Cette graisse est mêlée avec d'autres matières et on en frotte les vaisseaux qui vont en mer ; elle sert à couvrir les traces des sutures et à boucher les trous. La graisse de ce poisson se vend fort cher »<sup>736</sup>. Deux siècles plus tard, al-Idrīsī<sup>737</sup> (XII<sup>e</sup> siècle) rapporte le même usage de cette graisse et précise que les marins chassent à l'aide de flèches les « petits » poissons de ce genre et transforment ensuite leur graisse en huile. Cela se pratique, écrit-il, au Yémen, dans les villes côtières du Fārs, de l'Oman et de l'océan Indien. A la même époque, mais travaillant en Iran, le médecin Šaraf al-Zamān Ṭāhir al-Marwazī<sup>738</sup> (XII<sup>e</sup> siècle) rapporte que des Noirs, sans doute le long de la côte orientale africaine, chassent ainsi des baleines et utilisent leur huiles pour s'éclairer et réparer leurs bateaux. Il ajoute que les Souahilis (pl. *Zunūġ*) pêchent un énorme poisson appelé *fīṭār* (?) dont les « côtes » leur servent pour construire leur toiture alors que sa chair est mangée. Ils extraient aussi de son œil une substance grasse qu'ils utilisent dans la préparation des cuirs et pour leur lampe. Enfin, le fiel (*marāra*) est

<sup>733</sup> *Ibidem*, p. 2 ; Al-Mas'ūdī, *Les prairies d'or*, op. cit., I, p. 94 ;

<sup>734</sup> *Ibidem*, p. 136-137 ; Joseph Reinaud, *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et la Chine*. Osnabrück : Otto Zeller Verlag, 1988, p. 144-145.

<sup>735</sup> Al-Qazwīnī, *ʿAġāʾib al-mahlūqāt*, éd. Ferdinand Wüstenfeld. Göttingen, 1849, p. 122-123 ; Stefano Carboni, *The Wonders of creation and the singularities of painting*, p. 240.

<sup>736</sup> Joseph Reinaud, *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans*, op. cit., p. 146.

<sup>737</sup> Al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, Al-Qāhira : *Maktabat al-ʿaḳāfa*, s.d., I, p. 94.

<sup>738</sup> Šaraf al-Zamān Ṭāhir al-Marwazī, *Ṭabāʾiʿ al-ḥayawān*, University of California at Los Angeles, Arabic manuscript Ar 52, ff. 252r-253r.

utilisé dans la teinture de la laine.

Cette mer recèle aussi un poisson volant, à face humaine, appelé *mig* et un autre qui le guette pour l'avaler quand il replonge, c'est le *'anqatūs*. Le premier porte un nom persan qui signifie « sauterelle », or le même texte plus loin l'appelle le poisson-volant, l'exocet, « sauterelle d'eau ». On le décrit aussi comme capable d'aller se nourrir sur terre la nuit en volant pour retourner à l'eau en journée. Celui qui l'avalerait n'a pas été identifié<sup>739</sup>.

Malheureusement, bon nombre de ces poissons ne sont pas identifiables avec certitude. Les cas sont nombreux : Ġāhiz, repris par al-Qazwīnī<sup>740</sup>, rapporte le comportement du poisson appelé *barastūġ* (le mullet rouge ?) qui, deux fois l'an, migre de la partie occidentale de l'océan Indien vers le golfe Persique et remonte le Tigre jusqu'à Bassora, avant de retourner vers la côte africaine ; et on ne peut le pêcher qu'à son retour. Ibn al-Faqīh<sup>741</sup> (X<sup>e</sup> siècle) le connaît mais comme un poisson des profondeurs dont l'apparition en surface est un signe pour les marins que la mer se met en mouvement. Le même auteur nous signale la présence d'un poisson appelé *duḥas* qui sauve l'homme tombé la mer (le dauphin ?). Uniquement al-Qazwīnī<sup>742</sup> cette fois mentionne ce poisson anonyme qui remonte la mer Rouge et qui, après sa mort, se dessèche pour ressembler à une sorte de coton si bien que l'on récupère les fibres de sa peau pour les tisser ; et l'étoffe s'appelle *samākīn*<sup>743</sup>. Il y a aussi un poisson vert dont la graisse est telle que quelqu'un qui en a mangé refuse la nourriture pendant plusieurs jours pour ne pas en oublier le goût. Un autre poisson rond, appelé *maš*, a sur le dos une sorte d'arête pointue qu'il utilise pour embrocher les autres poissons. Cette corne serait jaune et cannelée. Et celui appelé *hafš* est encore plus dangereux : il est couvert d'une sorte de cuirasse, allongé comme un serpent, long de vingt coudées, muni d'aiguilles de sa poitrine jusqu'à la queue. Il enveloppe ses proies pour les tuer. Il s'agit immanquablement d'une sorte de poisson pierre<sup>744</sup>.

Cette attention portée à la faune marine lors de la traversée de l'océan n'est pas occasionnelle car les textes ultérieurs les listent de manière systématique. Ainsi, le *Livre des curiosités (Kitāb ġarā'ib al-funūn)*, écrit en Egypte dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle présente une liste<sup>745</sup> descriptive

<sup>739</sup> Jean Sauvaget, *Relation de la Chine et de l'Inde, op. cit.*, p. 3 et p. 10.

<sup>740</sup> Ġāhiz, *Kitāb al-ḥayawān, op. cit.*, III, p. 263 ; al-Qazwīnī, *'Aġā'ib al-maḥlūqāt, op. cit.*, p. 117 ; Stefano Carboni, *The Wonders of creation and the singularities of painting*. Edinburgh: University Press, 2015, p. 234.

<sup>741</sup> Ibn al-Faqīh, *Abrégé du livre des pays*, tr. Henri Massé. Damas : Institut français de Damas, 1973, p. 12.

<sup>742</sup> Al-Qazwīnī, *'Aġā'ib al-maḥlūqāt, op. cit.*, p. 120 ; Stefano Carboni, *The Wonders of creation and the singularities of painting*, p. 237.

<sup>743</sup> En arabe, *samak* désigne le poisson en général.

<sup>744</sup> Al-Qazwīnī, *'Aġā'ib al-maḥlūqāt, op. cit.*, p. 109-110 ; Stefano Carboni, *The Wonders of creation and the singularities of painting*, p. 231-233.

<sup>745</sup> Yossef Rapoport and Emilie Savage-Smith, *An Eleventh-Century Egyptian Guide to the Universe. The Book of Curiosities*, 2013, p. 508-511.

de vingt poissons que l'on rencontre depuis le golfe Persique jusqu'en mer de Chine, en passant par l'Afrique de l'est. On y retrouve des animaux difficiles à identifier : un *ḥarāṭīm*, qui ressemble à un serpent, avec un bec comme celui de la grue et des dents de scie (un brochet ?). Il y a l'animal appelé *al-aṭum* qui a un sexe identique à celui de la femme, des cheveux de femme, mais pas d'écailles et un museau de cochon, traits qui pourraient faire penser au dugong. Cette énumération mentionne aussi un poisson qui vient au secours de ceux qui tombent à l'eau : le dauphin ; alors qu'un autre poisson est mentionné comme signe que l'on se rapproche des côtes : le mullet. Il y a aussi ce poisson bleu et rond, dénommé « la lampe » (*al-qindīl*) parce qu'il est phosphorescent. On dit d'ailleurs que l'on peut utiliser son fiel comme encre phosphorescente.

Et quant à celui caractérisé par un museau supérieur en forme d'épée dentée, de cinq à six coudées de long et qui s'appelle d'ailleurs « le maître de l'épée » (*ḥandāwand samsīr*), on peut le rapprocher du « poisson-scie »<sup>746</sup>. Celui-ci est également connu par al-Qazwīnī<sup>747</sup> sous le nom de « scie » (*minšār*), et il précise qu'il suscite une véritable peur chez les marins car il peut détruire un bateau. En effet, l'épine dorsale du poisson serait recouverte, selon notre auteur, de dents de scie noires de la tête jusqu'à la queue, et sa tête serait munie de deux longs os avec lesquels il frapperait l'eau.

Et derrière le poisson dénommé « hérisson » (*qunfuḍ*) à cause de sa ressemblance avec le petit mammifère, on peut voir bien entendu l'oursin qui s'appelle en arabe « hérisson de mer ». Quant au requin (*qirš*), il serait reconnaissable grâce à sa crinière noire mais un autre genre appelé *luḥam*<sup>748</sup>, présent en mer de Chine, est connu pour avaler un homme en une bouchée. Enfin, il y a ce poisson appelé « coffre » (*ṣundūq*), de forme carrée, compacte avec une carapace comme un tortue, il s'agit bien entendu du poisson dénommé justement en français « poisson-coffre ».

A l'approche des rivages, les marins reconnaissent des oiseaux indigènes à cause de leur comportement, comme ce *ḡaršī*, plus grand qu'un pigeon dont la fiente est avalée par le *ḡuwānkarak* qui le suit<sup>749</sup>. Il y aussi un animal qui sort de l'eau pour grimper aux cocotiers : c'est le birgou ou crabe des cocotiers<sup>750</sup>. L'océan Indien abrite également un animal semblable à l'écrevisse, lorsqu'il sort de l'eau, il devient comme une pierre, dont on fait

<sup>746</sup> P. A. van der Lith et L. Marcel Devic, *Livre des merveilles de l'Inde*. Leiden : Brill, 1883-1886, p. 35.

<sup>747</sup> Al-Qazwīnī, *'Aḡā'ib al-maḥlūqāt*, op. cit., p. 122 ; Stefano Carboni, *The Wonders of creation and the singularities of painting*, p. 239

<sup>748</sup> Jean Sauvaget, *Relation de la Chine et de l'Inde*, op. cit., p. 6 ; Ibrāhīm ibn Waṣīf Šāh, *L'Abrégé des merveilles*, tr. Bernard Carra de Vaux, Paris : Sindbad, 1984, p. 63 et notes 96 et 97.

<sup>749</sup> Gabriel Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques relatifs à l'Extrême-Orient*, Paris : Ernest Leroux, 1913-1914, p. 59, p. 385, p. 420.

<sup>750</sup> Jean Sauvaget, *Relation de la Chine et de l'Inde*, p. 10.

un collyre pour certaines maladies des yeux<sup>751</sup>. Cela doit être un crabe, non identifié comme tel, mais cette pratique est attestée dans la médecine chinoise.

## II – Les animaux de l'Afrique de l'est

La faune des côtes de l'Afrique de l'est a peu alimenté l'observation de nos « zoographes », on retrouve des girafes, des éléphants, des singes, des léopards, des tortues et des fourmis, grosses comme des chats, dit-on. Ce sont les produits dérivés de ces animaux qui éveillent l'attention : comme l'ivoire prélevé sur les éléphants d'Afrique pour être travaillé et vendu en Inde ou en Chine.

Les peaux d'animaux tachetés, dénommés *nimr* en arabe – ce terme désignant tant le léopard que la panthère – sont aussi très recherchées. Abū Zayd al-Sīrāfi<sup>752</sup> indique qu'elle est exportée de la corne de l'Afrique. Al-Mas'ūdī<sup>753</sup> précise que ce sont les Souahélis « qui possèdent les peaux de panthères (*nimr*) fauves [dont ils se servent] pour se vêtir ; c'est de cette région qu'elles sont exportées en pays musulmans. Ce sont les plus grandes peaux de panthères et les plus belles pour les selles ». Selon al-Idrīsī<sup>754</sup>, on utilise à Malindi et Mombasa des peaux de panthères, dont certaines sont exportées. A propos de l'écaille de tortue, al-Mas'ūdī<sup>755</sup> note qu'elles sont commercialisées depuis l'Afrique de l'est pour fabriquer des peignes. D'ailleurs, certaines tortues sont la proie d'oiseaux qui les dévorent<sup>756</sup>. Un observateur anonyme<sup>757</sup> plus tardif remarque tout de même que les Souahilis à Malindi salent les poissons qu'ils pêchent le long de leur côte, puis les vendent aux marins de passage. Plus étonnant, près de Kilwa<sup>758</sup>, une île aurait été envahie par des singes et les habitants des alentours tenteraient de l'en débarrasser en les vendant à l'extérieur.

Evidemment, on nous mentionne aussi des serpents ou des lézards de grande taille aux morsures inguérissables<sup>759</sup>. Un marin rapporte même l'existence de scorpion volant dans une île d'Afrique de l'est !

Au XII<sup>e</sup> siècle, pour la première fois, Abū Ḥāmid al-Ġarnaṭī nous parle de zèbres remarquables en Afrique de l'est, il les décrit comme des ânes dotés d'une robe « rayée de blanc et de noir. Les rayures sont égales et ont

<sup>751</sup> Jean Sauvaget, *Relation de la Chine et de l'Inde*, p. 10 ; Ibrāhīm ibn Waṣīf Šāh, *Abrégé*, *op. cit.*, p. 63, note 99 ; Yossef Rapoport and Emilie Savage-Smith, *An Eleventh-Century Egyptian Guide to the Universe. The Book of Curiosities*, *op. cit.*, p. 510, note 41.

<sup>752</sup> Joseph Reinaud, *Relation des voyages*, *op. cit.*, p.139 et p. 142.

<sup>753</sup> Al-Mas'ūdī, *Les prairies d'or*, *op. cit.*, II, p. 321.

<sup>754</sup> Al-Idrīsī, *Nuzhat*, *op. cit.*, I, p. 59.

<sup>755</sup> Al-Mas'ūdī, *Les prairies d'or*, *op. cit.*, II, p. 321 ; Joseph Reinaud, *Relation des voyages*, *op. cit.*, p. 142.

<sup>756</sup> P.A. van der Lith et L. Marcel Devic, *Livre des merveilles de l'Inde*, *op. cit.*, p. 64 ; Joseph Reinaud, *Relations des voyages*, *op. cit.*, II, p. 143 et 139

<sup>757</sup> Al-Idrīsī, *Nuzhat*, *op. cit.*, p. 59.

<sup>758</sup> Gabriel Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques*, *op. cit.*, II, p. 337.

<sup>759</sup> P.A. van der Lith et L. Marcel Devic, *Livre des merveilles de l'Inde*, *op. cit.*, p. 173.



une couleur blanche et une couleur noire plus belle que la soie (...). Il y avait au Caire un de ces ânes, puis il mourut ; sa peau, présente chez les Cairotes a été rembourrée de coton et ils la sortent le jour de la fête [de la crue] du Nil »<sup>760</sup>.

Au Sofala, comprenons au Mozambique actuelle, vit un oiseau à qui on peut apprendre à parler mais qui ne vit qu'un an.

### III – Animaux des îles de l'Asie du sud-est

Ces îles lointaines reçoivent leur lot d'animaux amplifiés par l'imaginaire comme ces serpents gros comme des arbres à Ceylan<sup>761</sup>, mais leur faune est tout aussi riche d'animaux connus ou non comme ces bœufs sauvages<sup>762</sup>. Des observations plus positives sont aussi enregistrées : un encyclopédiste du début du X<sup>e</sup> siècle, Ibn al-Faqīh, nous a gardé le souvenir qu'à Sumatra on chassait l'éléphant. Selon le même auteur<sup>763</sup>, dans l'île de Zābağ (Java, Bornéo ?), on rencontre des perroquets blancs, rouges et jaunes à qui on peut inculquer différentes langues et qui parlent ainsi arabe, persan, grec et hindi ! On y voit aussi des paons verts et tachetés et des faucons blancs avec une aigrette rouge. Derrière ces perroquets blancs ou ces faucons blancs à aigrette rouge, on reconnaît le cacatoès, à côté d'autres perroquets. Et quant au paon vert, il s'agit bien d'une espèce endémique de l'Asie appelé « paon vert » ou « paon muet » (*Pavo muticus*). Ibn al-Faqīh mentionne aussi l'existence de grands singes blancs : serait-ce le semnopithèque de Thomas ? Le même auteur, selon al-Qazwīnī<sup>764</sup>, rapporte l'existence d'une communauté étonnante : « Dans cette île, vivent des gens qui sont nus, vont pieds nus, hommes et femmes, et parlent une langue inconnue. Ils vivent sur la cime des arbres ; ils ont des poils sur le ventre qui recouvrent les parties naturelles. Ils forment un groupe de gens innombrables. Ils se nourrissent des fruits des arbres et mangent tout ce que mangent les hommes ; ils fuient la société des [autres] hommes. Quelquefois on s'empare de l'un d'eux et on l'amène dans un endroit habité, mais il s'enfuit dans les bois ». Ces observations ne permettent pas d'identifier ces animaux, mais cet habitat et ces traits comportementaux font penser au macaque crabier (*Macaca fascicularis*). Plus étonnant, toujours selon Ibn al-Faqīh, on y rencontre plusieurs sortes de chats volants ressemblant à des chauves-souris et qui sont dotés d'ailes depuis les oreilles jusqu'à la queue ! Ce sont bien entendu les galéopithèques (*galeopithecus*) présents dans l'archipel de la Sonde, notamment à Sumatra et Java.

<sup>760</sup> Guy Ducatez, « La Tuḥfa al-albāb d'Abū Ḥāmid al-Andalusī al-Garnatī », *op. cit.*, p. 210.

<sup>761</sup> *Ibidem*, p. 206.

<sup>762</sup> Ibrāhīm ibn Waṣīf Ṣāh, *Abrégé*, *op. cit.*, p. 61.

<sup>763</sup> Ibn al-Faqīh, *Abrégé du livre des pays*, *op. cit.*, p. 13 ; Gabriel Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques*, *op. cit.*, I, p. 56, II, p. 482 (Ibn Iyās). Pour les chats volants, Gabriel Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques*, *op. cit.*, p. 57, p. 298 et p. 482.

<sup>764</sup> Gabriel Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques*, *op. cit.*, II, p. 300.

Dans cette encyclopédie égyptienne de sciences naturelles déjà mentionnée, le *Livre des curiosités*, on rapporte l'existence d'un animal non identifié et décrit comme un canard tacheté blanc et rouge, avec une crête dentelée, de courte pattes et de longs éperons<sup>765</sup>.

Quelque part près de Sumatra ou Java, on rencontrerait des singes plus grands que des chiens, avec le poitrail blanc, le dos et la queue noirs mais des épaules vertes et de longues moustaches, ne serait-ce pas à nouveau le semnopithèque de Thomas, localisé à Sumatra ? Il y aurait aussi des chèvres tachetées de blanc avec une queue de cerf. On y trouverait aussi des souris musquées, que l'on peut parfois emporter. Quand on presse leur glande à musc, une bonne odeur s'en échappe<sup>766</sup>, il s'agit effectivement de la grande pachyure (*Suncus murinus*) répandue en Asie, dont le mâle possède une glande à musc. On y croiserait aussi la civette<sup>767</sup>, qui ressemble au chat et qui, quand elle passe dans une chambre, la parfume de son musc. Il s'agit évidemment de la civette de Malaisie (*Viverra zibethica*).

Les îles indonésiennes sont aussi connues pour un rhinocéros<sup>768</sup> particulier ou rhinocéros de Java (*Rhinoceros sondaicus*), qu'Abū Hāmid al-Ġarnāṭī<sup>769</sup> décrit par oui-dire : ce serait un animal d'environ cent coudées (33 mètres !), il est pourvu de trois cornes : une entre les yeux et les deux autres sur les oreilles. Il peut embrocher un éléphant. Le petit rhinocéros reste quatre ans dans le ventre de sa mère, il passe sa tête hors de sa mère pour brouter l'herbe, mais les quatre ans arrivés il sort et se sauve de sa mère. En effet, il craint qu'elle ne le lèche, or sa langue est pourvue d'un piquant si dur qu'il arracherait la peau du petit. D'ailleurs, les souverains Chinois ont pour torture de faire lécher leur prisonnier par cet animal.

Au-delà de l'archipel de la Sonde, on nous parle d'autres régions notamment la Corée d'où sont exportés, au X<sup>e</sup> siècle, des faucons blancs<sup>770</sup>.

D'une manière générale, on nous rapporte aussi plusieurs anecdotes sur les singes, souvent domestiqués qui portent des colliers et qui aident leurs maîtres<sup>771</sup>.

A quoi servent ces animaux ? D'abord à nourrir les populations, puis au commerce car ces animaux sont vendus, et ceci certainement depuis le X<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle nos sources<sup>772</sup> mentionnent depuis l'océan Indien l'exportation de paons, de perroquets, de poules du Sind ainsi que de rhinocéros. Les produits naturels qui en proviennent, tout comme ceux produits en Afrique de l'Est, sont aussi recherchés à l'instar de l'ivoire, des peaux et du musc.

<sup>765</sup> Yossef Rapoport and Emilie Savage-Smith, *An Eleventh-Century Egyptian Guide to the Universe. The Book of Curiosities*, op. cit., p. 524.

<sup>766</sup> *Ibidem*, p. 524 ; Ibn al-Faṣṣāh, *Abrégé*, op. cit., p. 13.

<sup>767</sup> Gabriel Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques*, op. cit., p. 298.

<sup>768</sup> Guy Ducatez, « La Tuḥfa al-albāb d'Abū Hāmid al-Andalusī al-Ġarnāṭī », op. cit., p. 209.

<sup>769</sup> *Ibidem*, comparer avec Jāhiz. *Le cadi et la mouche*, op. cit., p. 337 ; Ġāhiz, *Kitāb al-ḥayawān*, op. cit., VII, p. 124.

<sup>770</sup> Gabriel Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques*, op. cit., p. 46 et II, p. 301.

<sup>771</sup> *Ibidem*, p. 31.

<sup>772</sup> *Ibidem*, p. 65.

#### IV – Animaux imaginaires

Au-delà des animaux ou des produits issus de la faune, il y tous ces animaux dont on nous parle à cause de leur aspect hors du commun et très souvent imaginaire. Ces animaux ne semblent fictifs que lorsque les descriptions de ces observateurs dépassent la réalité que nous connaissons mais cette inadéquation ressort en partie aussi de l'approximation de la description, sans que l'on puisse directement parler d'affabulation volontairement fictive. Ainsi Ġayhānī (X<sup>e</sup> s.) rapporte l'existence dans l'océan Indien de petits morceaux de bois qui s'échouent sur les plages et qui possèdent des ailes enroulées sur elles-mêmes, une fois au sec, ils donnent naissance à des abeilles<sup>773</sup>. Pour l'auteur, tout en étant étonnant, le fait n'a rien d'in vraisemblable. La caractéristique que l'imaginaire développe en premier est les dimensions, les mesures alléguées devant hyperboliques. On nous parle bien de tortues géantes, grandes comme des îles, de serpents colorés gigantesques de cent coudées<sup>774</sup>, qui peuvent, sur terre, avaler des éléphants et parfois être pris pour des troncs d'arbre par les voyageurs<sup>775</sup>. Il y aurait aussi un poisson doté de deux cornes pareilles aux antennes de l'écrevisse et qui jetteraient du feu pendant la nuit. Les récits peuvent prendre un ton véridique voire pieux comme quand un marin déclare avoir aperçu un paon particulier dans la mer de l'Inde : « Plus harmonieux que le paon terrestre et pourvu de plus belles couleurs. Devant son caractère harmonieux, les observateurs s'écrièrent : *Allah akbar* ! (« Dieu est le plus grand ! »), et l'animal se mit à nager dans la mer, se mira, déploya ses ailes, regarda sa queue un moment, puis plongea dans la mer »<sup>776</sup>. Il y a aussi quelque part en Indonésie un lièvre qui change de sexe<sup>777</sup>. Enfin, on rencontre les inévitables femmes-poissons, littéralement « filles de la mer », qui ressemblent à une femme avec de longs cheveux jaunes<sup>778</sup>.

Ces animaux sont étranges et inspirent surtout une prudente curiosité de la part de ceux qui témoignent les avoir observés ; en revanche, d'autres sont décrits comme de véritables monstres qui provoquent une réelle peur chez les observateurs. Comme l'énorme poisson appelé le *gayda*<sup>779</sup>, qui déploie les deux ailes qu'il a sur l'épine dorsale et qui lui donnent la capacité de faire chavirer un bateau. Il fait près de cent coudées et pour s'en prémunir

<sup>773</sup> Al-Bīrūnī, *The Chronology of Ancient Nation*, tr. Edward Sachau. London: W. H. Allen, 1879, p. 214.

<sup>774</sup> Ibrāhīm ibn Waṣīf Ṣāh, *Abrégé*, *op. cit.*, *op. cit.*, p. 58 ; Guy Ducatez, « La Tuḥfa al-albāb d'Abū Ḥāmid al-Andalusī al-Garnatī », *op. cit.*, p. 206.

<sup>775</sup> P.A. van der Lith et L. Marcel Devic, *Livre des merveilles de l'Inde*, *op. cit.*, p. 43.

<sup>776</sup> Guy Ducatez, « La Tuḥfa al-albāb d'Abū Ḥāmid al-Andalusī al-Garnatī », *op. cit.*, p. 210.

<sup>777</sup> P.A. van der Lith et L. Marcel Devic, *Livre des merveilles de l'Inde*, *op. cit.*, p. 173.

<sup>778</sup> *Ibidem*, p. 29-34 ; Yossef Rapoport, and Emilie Savage-Smith, *An Eleventh-Century Egyptian Guide to the Universe. The Book of Curiosities*, *op. cit.*, p. 511.

<sup>779</sup> Al-Idrīsī, *Nuzhat*, *op. cit.*, p. 95.

les marins font du bruit en frappant des morceaux de bois. Quant au *tinnīn*<sup>780</sup>, espèce d'énorme dragon volant qui prend naissance au milieu des océans et s'élève dans les airs comme une sombre colonne qui obscurcit l'horizon en mettant en mouvement les nuées, tout porte à croire qu'il s'agit de la personnification de trombes marines. « On rapporte que dans la mer il y a des serpents énormes appelés *tinnīn*. Au milieu de l'hiver, quand les nuages rasant la surface de l'eau, ce *tinnīn*, gêné par la chaleur de la mer, sort des flots et entre dans la nue ; car l'eau de la mer en cette saison est chaude comme une chaudière. Saisi par le froid du nuage, il reste emprisonné ; et les vents venant à souffler à la surface de l'eau, le nuage monte et entraîne le *tinnīn*. Ce nuage s'épaississant voyage d'un point de l'horizon à l'autre ; mais quand il a répandu toute l'eau qu'il contenait et qu'il n'est plus qu'une vapeur légère comme les atomes de poussière que le vent éparpille et disperse, alors le *tinnīn*, que rien ne soutient plus, tombe tantôt sur terre tantôt dans la mer. Lorsque Dieu veut du mal à un peuple, il fait tomber le *tinnīn* sur son territoire. Le monstre dévore leurs chameaux, leurs chevaux, leurs vaches, leurs brebis ; il y demeure jusqu'à ce qu'il ne trouve plus rien à manger et qu'il périsse, ou que Dieu les en débarrasse. Des marins, des voyageurs, des marchands, des capitaines m'ont raconté qu'ils l'avaient vu plus d'une fois, passant sur leurs têtes, noir, allongé dans les nuages, descendant dans les couches inférieures, quand les nuées se relâchaient, et parfois alors laissant pendre dans l'air le bout de sa queue ; mais dès qu'il sentait la fraîcheur, il se repliait dans la nue et disparaissait aux regards ! »<sup>781</sup>.

L'animal le plus fabuleux, surtout omniprésent depuis le IX<sup>e</sup> siècle, c'est l'oiseau *rokh*<sup>782</sup>, que certains esprits positifs ont identifié avec l'*Aepyornis maximus* présent à Madagascar jusque vers l'an mil et mentionné par Marco Polo<sup>783</sup>. Quoi qu'il en soit, l'oiseau *rokh* nous est décrit comme immense, l'envergure de ses ailes faisant dix mille brasses, au point qu'il fait de l'ombre à une ville entière et qu'il peut soulever un éléphant. Ses œufs sont en proportion de cette taille démesurée et font cent coudées de haut !

Un souvenir souvent mentionné de cet oiseau est un tuyau de plume dont la contenance équivalait à celle d'une outre.

Certains marins, par hasard, ont réussi à tuer un oisillon *rokh* et à en manger, et voilà que les vieillards rajeunissent ! Sa célébrité était telle qu'on le retrouve dans les aventures de Sindbad le marin<sup>784</sup> !

<sup>780</sup> Jean Sauvaget, *Relation de la Chine et de l'Inde*, op. cit., p. 6 ; *L'Etrange et le merveilleux en terres d'Islam*. Paris : Réunion des musées nationaux, 2001, p. 42-44.

<sup>781</sup> P.A. van der Lith et L. Marcel Devic, *Livre des merveilles de l'Inde*, op. cit., p. 41-42

<sup>782</sup> Yossef Rapoport and Emilie Savage-Smith, *An Eleventh-Century Egyptian Guide to the Universe. The Book of Curiosities*, op. cit., p. 523 ; Guy Ducatez, « La Tuhfa al-albāb d'Abū Hāmid al-Andalusī al-Garnatī », op. cit., p. 208-209 ; U. Marzolph, « Al-Rukhkh », in : *Encyclopédie de l'Islam*. Leiden : Brill, 1994, VIII, p. 614.

<sup>783</sup> Marco Polo, *Le Devisement du monde*. Paris, 2011, p. 482-483.

<sup>784</sup> Jamel Eddine Bencheikh et André Miquel, *Les Mille et Une Nuits*. Paris : Gallimard, 2006, II, p. 491-499.

## Conclusion

Les premiers textes arabes (IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècle) qui abordent l'océan Indien font déjà mention de la faune que l'on y rencontre tant sur ses rives, dans ses îles que dans ses eaux. Bien entendu, ces remarques trouvent d'abord leur origine dans l'étrangeté de certains animaux inconnus de l'observateur et dont l'originalité provient de la taille, de la forme ou du comportement. On pense directement au baleinoptère, au cachalot, au dactyloptère et à l'exocet. Les côtes de l'Afrique de l'est comme de l'Inde donnent à voir plutôt des mammifères dont certaines parties deviennent des produits commercialisables, alors que l'archipel de la Sonde laisse découvrir des perroquets multicolores ainsi que des « chats » volants, comprenons des galéopithèques. Cependant, plus on s'éloigne des régions connues, plus les descriptions ont tendance à devenir extraordinaires avec la mention de réels animaux imaginaires comme des fourmis grosses comme des chats ou des oiseaux capables d'emporter des bateaux. Ces développements merveilleux ne constituent pas la norme, mais plutôt une inclination littéraire, car cette faune si elle étonne ceux à qui est destinée cette littérature, elle devient aussi en partie objet de commerce pour les marchands qui traversent cet océan. De la sorte, si les sources arabes permettent d'entrevoir les animaux « familiers » à l'homme dans les lieux par où les commerçants arabo-musulmans passaient, elles dévoilent aussi les usages que l'homme a su parfois en faire.

On peut se demander si l'océan Indien tel que conçu à l'époque, avait généré aux yeux et selon la perception de nos observateurs une faune particulière – différente de celle de la Méditerranée<sup>785</sup> par exemple. A vrai dire, si les baleines ont été observées dans l'Atlantique ou la mer Baltique par les Arabes<sup>786</sup>, si des animaux étranges ont été décrits en Méditerranée, ce sont bien les rives et les confins de l'océan Indien qui ont fourni le plus d'animaux exotiques « étranges ». Certes, l'étendue de l'espace concerné permettait cette diversité biologique, mais sans doute aussi que l'éloignement, les confins inconnus – illimités – de cet océan, ont généré chez l'observateur un imaginaire déjà alimenté par des animaux qui en provenaient et qui sortaient de l'ordinaire.

---

<sup>785</sup> Guy Ducatez, « La Tuḥfa al-albāb d'Abū Ḥāmid al-Andalusī al-Garnatī », *op. cit.*, p. 193-205.

<sup>786</sup> Jean-Charles Ducène, *L'Europe et les géographes arabes du Moyen Âge*. Paris : CNRS Editions, 2018, p. 125, p. 231.